

FRANÇOIS CERVANTES

Voisin

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-064-8

Ouvrage publié avec le concours
du Centre Régional du Livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a été créé le 21 mars 2006 au Théâtre Massalia/Friche La Belle de mai à Marseille dans une mise en scène de l'auteur et présenté au Théâtre de l'Espace en mai 2006 – production Cie L'Entreprise/Théâtre de l'Espace-scène nationale de Besançon.

L'ensemble du projet d'action culturelle a bénéficié du soutien du ministère de la Culture-DRAC Franche-Comté, de la Région de Franche-Comté, de la Ville de Besançon (CCAS et Maison de Quartier de Planoise), de la caisse d'Allocations familiales de Besançon, du réseau d'Éducation populaire de Planoise et de la caisse des Dépôts et Consignations de Franche-Comté.

Avant-propos

La démarche qui a conduit à la création de *Voisin* est caractéristique du mode de travail du Théâtre de l'Espace.

Nous sommes (solidement) ancrés dans un quartier de 20 000 habitants qui fut « neuf » dans les années soixante et que l'approche de la quarantaine a promu à l'enviable statut de « sensible ».

L'aventure a débuté en 2002. L'idée est née – comme souvent – du terrain, de fixer une mémoire du quartier et de ses habitants et d'en extraire l'âme et la tripe d'une création *stricto sensu* destinée à en rendre transmissibles la force et la dignité.

Le projet déclinait tout un faisceau d'actions pédagogiques et un volet proprement artistique, comportant quatre grandes étapes : la collecte de parole, sa mise en forme par un auteur – en étroite relation avec les « témoins » –, la mise en jeu des textes par une compagnie professionnelle sur notre plateau et ailleurs, sa publication ; pour passer de la parole brute à la création artistique et retour.

Nous avons confié à François Cervantes le soin de l'écriture et celui de la mise en scène. La boucle se boucle : le texte sort des presses, le spectacle se monte, une tournée s'organise. Nous sommes passés des conversations autour d'un thé au livre et à la représentation, nous sommes aussi passés de Planoise à Planoise.

DANIEL BOUCON
Directeur du Théâtre de l'Espace
scène nationale de Besançon

PERSONNAGES

L'AUTEUR.
M. ALAIN.
M. MOHAMED.
LA FEMME DU DÉSERT.
LA FEMME DE BÉJAYAS.
M. FRANÇOIS.
JONATHAN.
KAMEL.
CHRISTINE.
LA FEMME SÉPARÉE.
LA FEMME TRISTE.
LE VIETNAMIEN.
L'HOMME DU BLOC.
LA FEMME SCANDALE.
L'AMOUREUSE.
LA FEMME DE NUIT.
LE PENDU.
LA FEMME QUI RIT.
LA FEMME VIVE.
L'HOMME ÉTONNÉ.
LA FEMME BLANCHE.
LA FEMME PUNIE.
L'HOMME PRÉCIS.
ANTONELLA.
LA FEMME ASSISE.
L'HOMME SEUL.
LA FEMME ABANDONNÉE.

LA FEMME DU DISC.
L'HOMME QUI SAIT PLUS.
LA FEMME RETENUE.
LA FEMME PLACARD.
LA FEMME PRÉCISE.
LA FEMME DICTÉE.
LA FEMME GOURMANDE.
LA FEMME RÉVÉLÉE.
LA FEMME INTERDITE.
LA FEMME DE LÀ.
LA FEMME ÉMUE.
L'HOMME DES CINÉMAS.
LE GARÇON ATTENTIF.
LE GARÇON EN COLÈRE.
LE GARÇON TENDU.
LA FILLE LASCIVE.
LA FILLE DE DIX-SEPT ANS.
LA FILLE DURE.
L'HOMME DU MINISTÈRE.
LA FEMME EXCITÉE.
LA FEMME GIFLÉE.
LA FEMME MENTIE.
L'HOMME JOUEUR.
LE GARÇON SANS MANTEAU.
LE GARÇON EN FUITE.
L'HOMME BLESSÉ.
LA MENEUSE.
LE ROI LEAR.
L'HOMME CONFIAIT.
LA FEMME INQUIÈTE.
L'HOMME LAPIDAIRE.
LA FEMME LIANTE.
LA FEMME SECRÈTE.
L'HOMME FRONDEUR.

LA FILLE QUI DANSE.
LE GARÇON QUI PATINE.
LA FEMME QUI RÊVE.
LA FEMME ARROGANTE.
LA FEMME SENSUELLE.

*Dans un théâtre qui s'est construit dans les années
soixante-dix, dans un nouveau quartier d'une grande
ville de France.*

PREMIÈRE NUIT

scène 1

M. Alain, un homme corpulent, est assis sur le plateau du théâtre, dans l'obscurité.

Une porte s'ouvre.

L'auteur entre.

L'AUTEUR. – Vous êtes là...

M. ALAIN. – Venez.

L'AUTEUR. – Il n'y a personne dans le couloir de l'administration.

M. ALAIN. – Tout le monde est sorti. Venez vous asseoir.

(L'auteur va chercher une chaise, s'approche de M. Alain et lui tend la main.)

Bonsoir

L'AUTEUR. – Bonsoir

Ils s'assoient.

M. Alain regarde sa montre.

M. ALAIN. – Vous êtes venu en train finalement ?

L'AUTEUR. – Oui.

M. ALAIN. – Vous avez fait bon voyage ?

L'AUTEUR. – Oui.

Silence.

L'auteur regarde autour de lui.

M. ALAIN. – Les gens d'ici se souviennent de vos spectacles.

L'AUTEUR. – Ah...

M. ALAIN. – On m'en parle encore. Cela vous fait plaisir ?

L'AUTEUR. – Oui.

Silence.

M. ALAIN. – Cette maison, elle était faite pour les histoires : il y avait une certaine magie. Mais maintenant ce ne sont plus vos spectacles qui font rêver, c'est votre vie : vous arrivez, vous dormez à l'hôtel, vous repartez. Vous avez réussi à avoir les deux choses les plus précieuses : la reconnaissance et l'argent. Les spectacles, finalement, tout le monde s'en fout.

L'AUTEUR. – Ah bon ?

M. ALAIN. – Les histoires étaient utiles quand on pensait que l'on n'était pas encore en vie, et que l'on cherchait celle qui nous mettrait au monde.

J'ai vu des spectateurs entrer dans cette salle comme dans une matrice. Mais aujourd'hui, les spectacles, c'est pour se faire admirer et se faire du fric. Vous ne m'écoutez pas ?

L'AUTEUR. – Je vous écoute.

M. ALAIN. – Vous pensez : cet homme m'a fait venir, et il ne me dit pas ce qu'il veut.

L'AUTEUR. – Oui.

Silence.

M. Alain passe sa main sur son front.

M. ALAIN. – Le directeur de cet établissement a disparu.

L'AUTEUR. – Ah...

M. ALAIN. – Dans ce cas, on nomme un nouveau directeur.

L'AUTEUR. – Oui.

M. ALAIN. – Mais nous n'en voulons pas.

L'AUTEUR. – Ah...

M. ALAIN. – Non.

Nous avons caché sa disparition et nous faisons fonctionner la maison comme si de rien n'était. Nous répondons aux courriers à sa place, et quand des gens veulent le voir, nous prétextons un voyage ou une maladie.

Vous pensiez le rencontrer ?

L'AUTEUR. – Oui, bien sûr.

M. ALAIN. – Voilà. Vous savez pourquoi c'est moi qui vous accueille.

L'AUTEUR. – Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

M. ALAIN. – Je suis fatigué, je n'ai pas dormi depuis trois jours.

Auriez-vous la gentillesse d'aller me chercher un verre d'eau ?

(L'auteur se lève.)

Il y a un robinet et des verres derrière le mur, à droite. Laissez-la couler, elle est saumâtre au début.

(L'auteur disparaît, et revient avec un verre d'eau.)

Merci.

(L'auteur déambule sur le plateau du théâtre.)

Les pièces que nous accueillons sont belles, la salle est pleine, mais les gens de ce quartier ne passent pas la porte. Il y a un fossé qui se creuse entre la vie qu'ils mènent et les spectacles.

(Il boit.)

Je crois que les artistes devraient raconter des histoires simples avec une extraordinaire qualité. Au lieu

de cela, ils racontent des histoires de plus en plus compliquées, avec un talent ordinaire.

Les Mangeurs de patates de Van Gogh, c'est élémentaire. Tout est dans la qualité de la peinture. Lorsque j'ai vu ce tableau, j'ai reconnu aussitôt la misère et l'épaisseur de l'air. Je voyais les coups de pinceau en même temps que les coups de fourchette. Je comprenais que la peinture se refusait aux mains de Van Gogh comme la terre se refusait aux mains de mes ancêtres, et le soir, après avoir remué le sol, ils mangeaient des racines. Je reconnaissais le repas du soir chez les pauvres. On mange tout : les patates, la sauce, les odeurs et la sueur. On est ivre de fatigue. Je devinais les bruits de bouche et les respirations de ces êtres qui vivaient sous le même toit.

Les murs, la table, les patates et les corps, tout était fait de la même matière sombre, et tout cherchait la lumière.

Il me manque. J'aimerais le revoir.

L'AUTEUR. – À l'époque, personne n'en voulait, de ce tableau, et vous n'en auriez pas voulu non plus.

L'auteur se rassoit.

M. Alain pose son verre.

M. ALAIN. – Je vais bientôt finir ma vie. Je travaille dans ce théâtre depuis trente ans, et je sens que quelque chose ne va plus.

L'AUTEUR. – Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

M. ALAIN. – Personne n'envie les milliers de personnes qui vivent dans ce quartier. Quand ils traversent

le marché, en écoutant les voix, ils font le tour du monde, mais qui le sait ?
Est-ce que l'on peut leur demander d'écouter des histoires qui ne les concernent plus ?

L'AUTEUR. – Je n'en sais rien.

M. ALAIN. – Ils doivent comprendre leurs voisins, en toute humilité et sans espoir de reconnaissance.

L'AUTEUR. – Aucune histoire ne les concerne plus ?

M. ALAIN. – Peut-être que ces millions de gens, dispersés en Occident, sont coupés du reste du monde, et pour cette raison ils vont devenir nos ennemis.

L'AUTEUR. – Monsieur, encore une fois : qu'est-ce que vous attendez de moi ?

M. ALAIN. – Peut-être que nous sommes tous en train de nous couper les uns des autres.

L'auteur se lève.

L'AUTEUR. – Désolé, je vais reprendre le train, ma vie n'est pas facile non plus.

M. ALAIN. – Il n'en est pas question !

(L'auteur s'immobilise.)

Nous n'en pouvons plus, et cela vous concerne, que vous le vouliez ou non !

L'AUTEUR. – Calmez-vous.

M. ALAIN. – Pendant des années, vous êtes venu jouer vos spectacles. Vous ne saviez rien de nous et nous ne savions rien de vous. Mais ce n'est plus possible ! Vous n'allez pas repartir comme si de rien n'était !

L'AUTEUR. – Monsieur, calmez-vous.

M. ALAIN. – Alain, je m'appelle Alain !

L'AUTEUR. – Alain, arrêtez de crier.

M. ALAIN. – Je suis à bout !

Les gens me disent : vous faites votre carrière sur le dos de notre misère, vous êtes comme les autres, vous voulez votre place au soleil ! J'ai serré les dents, j'ai tenu tant que j'ai pu, mais je ne tiens plus !

L'AUTEUR. – Je vous en prie, arrêtez de crier.

M. ALAIN. – Ce qui se passe ici n'intéresse personne, ni vous ni personne !

L'AUTEUR. – Arrêtez.

M. ALAIN. – On déverse du béton, des architectes construisent des bâtiments dans lesquels ils n'iront jamais vivre, on entasse des gens de toutes nationalités sans savoir s'ils pourront vivre ensemble !

Cela fait un siècle que ça dure, cette folie : deux guerres mondiales et des HLM dans les terrains vagues !

L'AUTEUR. – Arrêtez.

M. Alain reprend sa respiration, et tend son verre à l'auteur qui va le remplir.

M. Alain vide son verre.

M. ALAIN. – Au bout de trente ans, je ne comprends toujours pas comment on peut vivre dans cette laideur, à quoi on peut penser quand on croise des Vietnamiens sans Viêt-nam, des agriculteurs sans terre, des citoyens sans papiers.

En quelques années, le monde s'est retourné comme un gant. Il n'y a plus aucune terre inconnue, mais le petit périmètre autour de nous s'est rempli d'ombres et de mystères. Le métal qui était enfoui sous la terre est monté vers le ciel, nos arbres généalogiques sont tombés par terre.

Ce quartier dérive comme un morceau de banquise. Les gens perdent la mémoire.

Dans toutes les histoires, il y a une forêt, un puits, un champ, une nuit, vous comprenez ? Il y a autre chose que du béton et du fric ! Quand on a perdu la forêt, le puits, la nuit, les histoires flottent dans la mémoire comme de vieilles souches.

On sort sur le pas de la porte, en face c'est un Malien, au-dessus un Croate, en dessous un Portugais, la porte à côté un Français. C'est un autre monde. L'ancien monde est mort ici. Nous n'arrivons pas à penser ce qui s'est passé. Quelle importance que les gens soient maliens ou croates. Avant tout, ils sont pauvres, ils ont le bruit, les humiliations, la peur.

Ces lieux n'ont aucune beauté, c'est fait exprès pour que des gens qui viennent des quatre coins du monde puissent vivre de la même manière à Strasbourg ou à Marseille, à disposition des grands commerçants.

L'AUTEUR. – Vous êtes fatigué.

M. ALAIN. – Vous entendez ce que je vous dis ?

L'AUTEUR. – Vous tremblez.

M. ALAIN. – Je connais les gens d'ici, je sais quels efforts ils font pour ne pas casser.

Et moi, je dirige un théâtre !

Silence.

L'AUTEUR. – Dites-moi ce que vous voulez.

M. ALAIN. – Toute l'équipe du théâtre est allée voir les gens.

Ils vont venir vous parler. Je vous demande d'écrire.

L'AUTEUR. – Ce qu'ils me diront ?

M. ALAIN. – Oui.

L'AUTEUR. – Quand est-ce qu'ils vont arriver ?

M. ALAIN. – D'une minute à l'autre.

L'AUTEUR. – Est-ce que je pourrais prévenir ma famille ?

L'auteur se lève et disparaît.

M. Alain s'en va.

Des bruits de portes, des conversations hors de vue.